

# **Première Partie. Jalons érographiques.**

## **Chapitre IV. Points d’ancrage historiques.**

### **A. De la métaphysique des sexes à Freud : le noyau sexuel de l’amour**

Selon Geneviève Fraisse, « entre la peur du sexe qui détourne de l’exercice philosophique et l’appropriation du féminin par le penseur, la philosophie laisse peu de place aux femmes »<sup>1</sup>. Pourtant, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, le discours philosophique tient compte du paramètre sexué afin d’expliquer les mécanismes du désir et de l’amour. Cependant, il s’agit moins d’encourager les femmes à assumer leur sexualité, à l’explorer et encore moins à la dire et à la représenter que d’encourager une vocation sexuelle innée au sein de laquelle le code sentimental de l’amour apparaît comme une ruse de la « *physis* » au service de l’espèce. Par conséquent, la désacralisation de l’amour au profit de l’instinct sexuel non seulement ne fournit pas les conditions théoriques nécessaires à l’avènement d’une *ars erotica* féminine mais aussi oblitère le lien de complicité culturelle entre les femmes et l’*ars amatoria*.

#### **1. La désacralisation de l’amour : le masque de l’instinct sexuel**

L’étude des attitudes sexuelles et des diverses perversions à laquelle procède la *scientia sexualis* au cours du XIX<sup>e</sup> siècle s’accompagne d’un autre phénomène majeur qui contribue à faire de l’instinct sexuel le ressort fondamental des rapports entre les sexes. Placé en suspicion par les philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle ainsi que par le fondateur de la psychanalyse, l’amour est censé exercer des effets trompeurs. Il apparaît en effet comme le masque de l’instinct sexuel et, plus spécifiquement, comme un alibi féminin qui dissimule une motivation sexuelle liée à l’impératif de reproduction. En pleine période romantique, un certain nombre de philosophes dérobent aux poètes et aux écrivains le droit d’analyser la passion amoureuse et s’intéressent à la différence des sexes. À la fin du siècle précédent, c’est au sein même d’une réflexion sur le mariage que la corrélation entre l’amour et la sexualité est explorée. Chez Fichte, avant même que la loi n’intervienne, le mariage est « une *union parfaite* », reposant

---

<sup>1</sup> Geneviève Fraisse, *La Différence des sexes*, Paris, PUF, 1996, p. 34.

sur l'instinct sexuel, entre deux personnes de sexe différent, union qui est à elle-même sa propre fin »<sup>2</sup>. Il n'en est pas de même chez Kant où la jouissance physique de l'autre sexe ne se manifeste que si le lien légal l'autorise, d'où la nécessité d'une justification de l'union charnelle par un contrat :

« Si l'homme et la femme veulent jouir l'un de l'autre réciproquement en fonction de leurs facultés sexuelles, ils *doivent* nécessairement se marier et ceci est nécessaire d'après les lois juridiques de la raison pure »<sup>3</sup>.

« Association naturelle et morale »<sup>4</sup> chez Fichte, conséquence du contrat chez Kant, la rencontre physique des deux sexes fait l'objet d'une déprise chez Hegel qui définit le mariage non pas comme « une union immédiate d'individus naturels et de leurs instincts » mais comme « une action morale libre »<sup>5</sup>. La place accordée à la nature sexuelle diffère donc chez ces philosophes. Si Fichte reconnaît aux deux sexes l'existence d'un instinct sexuel, il considère que l'amour est la « forme sous laquelle l'instinct sexuel se manifeste » chez la femme<sup>6</sup>. Tandis qu'il est dans la nature de l'homme de rechercher la satisfaction sexuelle sans que ce dernier perde pour autant sa dignité humaine, le sexe féminin est doté d'« un degré tout à fait nouveau, faisant complètement défaut au sexe masculin »<sup>7</sup> : l'amour. Car loin d'être originaire chez l'homme, l'amour est une tendance acquise grâce au commerce avec une femme qui a su pleinement se donner. Il est au contraire une vertu innée chez celle-ci ainsi que « l'élément le plus parfait de tout ce qui est naturel »<sup>8</sup>. Nous sommes loin ici d'une connivence à dimension culturelle entre les femmes et l'*ars amatoria* ! L'amour est à la femme ce que la recherche de la satisfaction sexuelle est à l'homme : un trait de nature. La destination naturelle des femmes qui consiste à aimer sur le mode du don total de soi et à être aimées exclut la recherche du simple plaisir des sens. En effet, la femme ne peut s'avouer à elle-même son instinct sexuel sans déchoir :

« La femme ne peut pas s'avouer qu'elle s'abandonne au plaisir sexuel et, (...) ne peut en

---

<sup>2</sup> Fichte, « Esquisse du droit familial », *Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science : (1796-1797)*, Paris, PUF, 1984, p. 324.

<sup>3</sup> Emmanuel Kant, « Le droit conjugal », *Métaphysique des mœurs, Première Partie, Doctrine du Droit*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1988, p. 156.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>5</sup> Geneviève Fraisse, *Histoire des femmes en Occident, IV. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, « De la destination au destin », Paris, Perrin, 2002, p. 66.

<sup>6</sup> Fichte, *op. cit.*, p. 319.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 320.

général pas s'abandonner au plaisir sexuel pour satisfaire sa propre tendance »<sup>9</sup>.

L'élévation de la femme au-dessus de sa nature par goût de la liberté ainsi qu'un abandon sexuel irréfléchi sont tous deux considérés comme une déchéance. Le seul destin légitime accordé à la femme est de chercher uniquement les satisfactions du cœur dans le cadre d'une union maritale où sa sérénité « dépend du fait qu'elle soit soumise entièrement à son époux et qu'elle n'ait pas d'autre volonté que la sienne »<sup>10</sup>.

La loi de séparation des deux sexes guide le discours philosophique de l'époque et, tout particulièrement, les philosophies de la nature qui, fondées sur la pensée de la dualité, subordonnent le fini à l'infini, l'individu à l'espèce. Selon Geneviève Fraisse, la différence des sexes est la métaphore fondamentale de cette pensée de la dualité qui l'utilise philosophiquement<sup>11</sup> afin notamment de justifier une inégalité naturelle entre l'homme et la femme. Seul Charles Fourier, l'un des *libérateurs de l'amour* selon Alexandrian<sup>12</sup>, ose aux alentours des années 1830 réclamer l'affranchissement de l'individu féminin et défendre une liberté sexuelle en-dehors du mariage où la nature puise sa justification en elle-même, c'est-à-dire dans la satisfaction de la pulsion sexuelle. Il n'en est pas de même de Schopenhauer qui considère non seulement que tout sentiment amoureux, du plus fugace au plus passionné, naît de l'instinct sexuel mais aussi que celui-ci se met au service d'un acte orienté par la volonté de l'espèce et non par la volonté d'un individu unique<sup>13</sup>. Habile en stratagèmes, la loi naturelle donne l'illusion à chaque individu qu'il agit pour lui-même alors que c'est la composition des prochaines générations qui se joue dans son désir pour un être déterminé, d'où le leurre que représente la recherche d'une jouissance personnelle. Le sentiment amoureux apparaît donc comme une ruse de la nature pour que celle-ci parvienne à ses fins, c'est-à-dire la reproduction de l'espèce et le maintien d'un certain type à partir de l'adéquation entre les caractères physiques de l'homme et ceux de la femme ainsi qu'entre la « volonté » du père et l'« intellect » de la mère<sup>14</sup>. L'individu n'est donc pas considéré comme un sujet de désir autonome et encore moins lorsque cet individu est une femme. L'organisation biologique de la femme explique son besoin de sécurité auprès d'un homme et nécessite sa fidélité conjugale. Au contraire de l'homme, celle-ci est naturelle donc légitime. L'argument de la loi naturelle

---

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 319.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>12</sup> Sarane Alexandrian, « Charles Fourier et la polygamie », *Les Libérateurs de l'amour*, Paris, Seuil, 1977, p. 126-159.

<sup>13</sup> Schopenhauer, « Métaphysique de l'amour sexuel », *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Chapitre XLIV du Supplément au livre IV, Paris, Nathan, 2002, p. 79. (1<sup>re</sup> éd. 1818).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 101.

est utilisé afin de dénoncer la polyandrie et d'autoriser la polygamie.

Le philosophe n'encourage néanmoins pas l'individu masculin à satisfaire de manière anarchique son besoin naturel car l'individu importe moins que l'espèce à laquelle il est subordonné. La satisfaction de la pulsion sexuelle chez l'homme n'est concevable que si elle est individualisée car la simple pulsion sexuelle, dépourvue d'individualisation, est vulgaire. En effet, visant tout objet, elle tend à privilégier la quantité au détriment de la qualité de l'espèce. La métaphysique de Schopenhauer réduit donc l'amour à sa dimension sexuelle sans néanmoins éliminer tout principe de transcendance puisque l'instinct sexuel est mis au service d'un objectif qui le dépasse. Au sein de cette conception, la femme est présentée comme une reproductrice sur laquelle pèse davantage la volonté de l'espèce. À une époque de valorisation du sentiment amoureux par le romantisme, Schopenhauer désacralise l'amour ainsi que la femme qui l'inspire. Dans un texte ultérieur, *Parerga et Paralipomena*, où se manifeste non plus une métaphysique mais un discours d'opinion misogyne sur les femmes, le philosophe s'érige contre le culte européen de la Dame qui accorde à une seule femme des droits au-dessus de sa nature, au détriment de milliers de malheureuses femmes :

« C'est précisément parce qu'il y a des dames en Europe que les femmes de la classe inférieure, c'est-à-dire la grande majorité, sont infiniment plus à plaindre qu'en Orient »<sup>15</sup>.

La nouveauté de la pensée schopenhauerienne par rapport aux philosophes de sa génération, qu'ils soient matérialistes ou spiritualistes, est de s'interroger sur les motivations non conscientes qui président au désir amoureux et au choix d'un être déterminé. Tandis que Freud cherche dans le passé des individus les causes inconscientes des perversions sexuelles, le philosophe puise son argument naturaliste dans la volonté des générations futures, dans une nécessité qui démystifie l'ensemble des formes de l'amour, d'où un « réalisme » biologique en phase avec la science de son temps, aussi irrecevable pour les défenseurs d'une conception éthérée de l'amour (*Les Méditations poétiques*<sup>16</sup> paraissent deux ans après *Le Monde comme volonté et comme représentation*) que pour les érographes qui dissocient l'acte sexuel de ses suites naturelles.

## **2. Le naturalisme hédoniste de Remy de Gourmont : l'inventivité érotique, un fait de nature.**

---

<sup>15</sup> Schopenhauer, *Essai sur les femmes*, Paris, Actes Sud, 1987, p. 35.

<sup>16</sup> Lamartine, *Les Méditations poétiques*, Paris, Gallimard, « Poésie Gallimard », 1981 (1<sup>re</sup> éd. 1820).

Parmi les écrivains qui héritent d'une vision de l'amour non seulement distincte de la logique passionnelle mais aussi de cet érotisme de la distinction qui retiendra bientôt notre intérêt, figure Remy de Gourmont. Bien qu'il ait voué à l'américaine Nathalie Barney un amour passionnel sans espoir de retour<sup>17</sup>, il écrit en 1903 un essai sur l'instinct sexuel<sup>18</sup> où l'amour humain, dépouillé de ses dimensions affectives, sentimentales et métaphysiques, est envisagé comme une « physique ». Bien loin d'être un produit de la civilisation, l'amour est selon lui l'une des formes que revêt l'instinct universel de reproduction afin de parvenir à ses fins naturelles. S'appuyant sur des similitudes entre le comportement sexuel humain et le comportement sexuel des diverses espèces animales, Remy de Gourmont légitime le couple comme formation naturelle qui unit un principe mâle et femelle mais reconnaît à la formation duelle une précarité à laquelle la polyandrie, la polygamie, le dimorphisme physique et psychologique entre l'homme et la femme peuvent remédier. Selon Gourmont, qu'elles soient mises au service d'un « plaisir désintéressé » ou de la « préservation contre la fécondité »<sup>19</sup>, les « mille fantaisies érotiques »<sup>20</sup> de l'être humain le distinguent des autres espèces. À la faveur d'une intelligence supérieure, ce dernier aurait en effet mis en place une « méthode sexuelle »<sup>21</sup> qui lui permet de varier ses plaisirs, de « varier les accomplissements de son désir », de domestiquer un « amour profondément animal »<sup>22</sup> et, par conséquent, d'échapper au débouché procréateur. Contrairement à Freud qui trace une ligne de partage entre les comportements dits « normaux » et les aberrations sexuelles, Gourmont prend exemple sur l'amoralité de la nature :

« Mais qu'est-ce que le normal, qu'est-ce que le naturel ? La nature ignore cet adjectif qu'on a tiré de son sein plein d'illusions, peut-être par ironie, peut-être par ignorance »<sup>23</sup>.

Au sein de ce naturalisme hédoniste, ce qui est « érotique » englobe aussi bien les habitudes sexuelles de l'animalité que les imaginations charnelles dont se vante l'humanité.

Néanmoins, cette réhabilitation de l'amour naturel se fait au détriment de la femme qui ne bénéficie pas selon Gourmont des qualités et des potentialités offertes à l'homme. Élément

---

<sup>17</sup> Remy de Gourmont, *Lettres à l'Amazone*, suivi de *Lettres intimes à l'Amazone*, Paris, Mercure de France, 1988.

<sup>18</sup> Remy de Gourmont, *Physique de l'amour, essai sur l'instinct sexuel*, Paris, Éditions 1900, 1989. (1<sup>re</sup> éd. 1903).

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 82.

sexuel du couple, la femme doit honorer son statut de femelle en contrepartie duquel l'homme la décharge de toute autre obligation non sexuelle et lui concède des privilèges :

« Le seul but du couple est d'affranchir la femelle de tout souci qui n'est pas purement sexuel, de lui permettre un accomplissement plus parfait de sa fonction la plus importante. Le couple favorise donc la femelle, mais il favorise aussi la race »<sup>24</sup>.

Le couple fonctionne comme une formation naturelle et solide au prix d'une inégalité entre l'homme et la femme. À une époque où l'invention du féminisme suscite des réactions hostiles, Gourmont récuse l'égalité des sexes. À cette égalité qu'il juge factice, il préfère un féminisme excessif où la femme domine l'homme car ce rapport de forces trouve son modèle dans la nature. Néanmoins, il s'élève contre la liberté de la femme au nom de la préservation de l'équilibre duel. À la suite de Schopenhauer qui croit en la neutralisation des différences, Gourmont envisage le couple comme le lieu d'exercice d'une influence réciproque qui profite davantage aux femmes qu'une liberté conçue comme dangereuse pour les plus faibles d'entre elles :

« La femme libre dans l'amour libre, il est bien plus chimérique encore que toutes les chimères, qui ont au moins leur analogue dans la diversité des mœurs animales. (...) La promiscuité sociale est encore impossible à cause de ceci, que la femme plus faible serait écrasée. Elle ne lutte avec l'homme que grâce aux privilèges que lui concède l'homme, troublé par l'ivresse sexuelle, intoxiqué et endormi par les fumées du désir »<sup>25</sup>.

Ainsi, si Gourmont reconnaît l'homme comme un sujet sexuel autonome dont l'imagination et l'intelligence favorisent les plaisirs, il dénie cette puissance d'invention à la femme en raison du préjugé qui lui prête une intelligence modeste et une sensibilité inférieure (« la médiocrité générale de leurs sens »<sup>26</sup>), d'où une pensée naturaliste très inégalitaire qui repose sur les acquis scientifiques de l'époque afin de perpétuer une vision traditionnelle des rapports entre les sexes.

### **3. La méconnaissance freudienne d'une érotique féminine**

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>25</sup> « Le dimorphisme sexuel et le féminisme », *Ibid.* p. 64.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 215.

Bien plus fondamental est l'apport de Freud à la compréhension de la sexualité humaine avec *Trois essais sur la théorie de la sexualité*<sup>27</sup> qui expose la conception psychanalytique de la libido. Il faut certes attendre 1925 pour que le livre soit traduit en français par le docteur Reverchon mais dès 1907, Freud n'est plus tout à fait un inconnu. Ses thèses commencent à circuler grâce notamment à des scientifiques qui présentent les notions élémentaires de la psychanalyse freudienne<sup>28</sup>. Dans cette étude dense et relativement courte de 1905, Freud élabore une théorie de la sexualité à partir des données de la réalité empirique et établit le primat de la sexualité dans toute manifestation de l'activité humaine. Les diverses variations de l'instinct sexuel font l'objet d'une étude scientifique minutieuse qui décompose les phénomènes afin de montrer que, contrairement aux idées reçues, la réalité sexuelle ne se limite pas à l'acte sexuel normal, c'est-à-dire à l'acte hétérosexuel, génital et à visée reproductive. Par le dénombrement des « aberrations »<sup>29</sup> sexuelles, Freud libère ses contemporains d'une image convenue de la sexualité, celle qui suppose un instinct sexuel tendant vers un unique but : l'union sexuelle avec une personne de l'autre sexe. En mettant en évidence les diverses déviations sexuelles, Freud rend compte de la complexité de la réalité sexuelle et apporte une caution scientifique aux représentations érotiques des écrivains et des artistes. Par exemple, au cours de la rédaction de *Corydon*<sup>30</sup>, Gide découvre avec enthousiasme Freud à qui il souhaite demander une préface. En effet, la recherche d'une reconnaissance sociale de l'homosexualité masculine trouve en Freud un appui scientifique inestimable qui vient s'ajouter à la caution culturelle fournie notamment par les auteurs grecs de l'Antiquité. Freud fait écho au travail de Gide. Le père de la psychanalyse semble en effet favoriser un sentiment de déculpabilisation<sup>31</sup> chez les écrivains qui prônent à l'intention d'une société répressive une libération hédoniste de la sexualité humaine. Comme le souligne Roger Dadoun, le livre de Freud apparaît comme une « substantielle introduction à l'érotisme »<sup>32</sup> et inaugure une connivence entre psychanalyse et érotisme :

« La solidarité et la complémentarité entre psychanalyse et érotisme – ils se valident, s'illustrent, se mesurent mutuellement – constituent une donnée caractéristique de la reconnaissance de leur

---

<sup>27</sup> Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. Paris, Gallimard, « Folio essais », 1987.

<sup>28</sup> Citons pour exemple le livre de Régis et Hesnard, *La Psychanalyse des névroses et des psychoses* qui date de 1914.

<sup>29</sup> Freud, *op. cit.*, p. 35.

<sup>30</sup> André Gide, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1952.

<sup>31</sup> « La psychanalyse se refuse absolument à admettre que les homosexuels constituent un groupe ayant des caractères particuliers, que l'on pourrait séparer de ceux des autres individus. En étudiant d'autres excitations que celles proprement sexuelles, elle a pu établir que tous les individus, quels qu'ils soient, sont capables de choisir un objet du même sexe, et qu'ils ont tous fait ce choix dans leur inconscient », *op. cit.*, p. 191.

<sup>32</sup> Roger Dadoun, *L'Érotisme*, Paris, PUF, 2003, p. 14.

statut et de leur influence dans la culture »<sup>33</sup>.

Parallèlement à cette place fondamentale octroyée à la notion biologique de l'instinct sexuel, l'amour est désacralisé et ramené à la strate sexuelle qui le motive. Bien que Freud considère comme poétique la « fable » selon laquelle l'être humain divisé en deux moitiés – l'homme et la femme – « aspirent à s'unir à nouveau dans l'amour »<sup>34</sup>, il se montre foncièrement hostile à la mystique de l'amour passionnel. Le début de *Trois essais sur la théorie sexuelle* inscrit en filigrane la référence au *Banquet* (à la dyade d'Aristophane) de Platon, le mythe des deux moitiés étant conçu comme « la plus belle illustration de la théorie populaire de la pulsion sexuelle »<sup>35</sup>. Selon Freud, l'état amoureux est un état anormal qui menace l'intégrité du sujet et qui compromet le travail psychanalytique dont le rôle est au contraire de fortifier le moi. La réprobation de l'état amoureux par rapport à un amour dit « normal », subordonné à la Loi, s'exerce également contre la féminité puisque comme nous l'avons vu, celle-ci occupe au sein de la passion amoureuse une place centrale comme élément déclencheur du sentiment passionnel, comme médiatrice ou bien comme objet de désir. De même que l'état amoureux « anormal », la femme échappe à l'exploration scientifique, déborde l'espace du savoir, déjoue la rigueur de l'analyse. Territoire mystérieux, elle est le sexe sur lequel bute la raison scientifique de Freud. Tandis que chez les philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle le rôle sexuel de la femme est affirmé sans que la spécificité de son désir soit pour autant mise en lumière, Freud lui dénie ce rôle sexuel également par méconnaissance de ce qui la distingue au plan érotique. La même cause, l'incompréhension, fournit des conclusions opposées. Soit la femme est l'élément sexuel du couple soit la libido féminine n'existe pas :

« Il serait même possible de soutenir que la libido est, de façon régulière et conforme à des lois de nature masculine, qu'elle se manifeste chez l'homme ou chez la femme »<sup>36</sup>

Même si Freud considère que les concepts de « masculin » et de « féminin » sont complexes sur le plan scientifique et que tout être humain présente, au plan biologique, un mélange des caractères génitaux propres à son sexe et des caractères propres au sexe opposé, de même qu'un mélange d'éléments actifs et passifs, le féminin est dans son étude étroitement associé à la passivité. La femme est l'autre qui possède moins que l'homme. Elle est cet

---

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Freud, *op. cit.*, p. 38.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 161.

homme manqué qui a envie du pénis par compensation et dont la sexualité clitoridienne n'est qu'une phase infantile d'un processus visant *in fine* à la génitalité par le déplacement de l'érogénéité :

« Lorsque la stimulabilité érogène a été transférée avec succès du clitoris à l'orifice vaginal, la femme a changé sa zone directrice contre celle qui régit son activité sexuelle ultérieure, alors que l'homme a conservé la sienne depuis l'enfance »<sup>37</sup>.

Là encore, la différence des sexes est formulée au détriment d'une érotique féminine, ce qui est loin de favoriser une « décomplexion » d'une parole érographique féminine. Car si les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* fournissent à Gide les ressources nécessaires à la légitimation du désir homosexuel, il n'en est pas de même pour les femmes à qui est déniée une libido spécifique, indépendante de celle de l'homme<sup>38</sup>, d'où les études ultérieures et correctrices de théoriciennes telles que Mélanie Klein<sup>39</sup> et Karen Horney<sup>40</sup>.

Si Freud ne reconnaît de libido féminine que par défaut, il tient un discours essentialiste en reconnaissant une « nature féminine » caractérisée par une prédisposition à l'hystérie. Davantage contrainte que l'homme par les digues sexuelles (pudeur, dégoût, sentiment de culpabilité, etc.), conduite à un refoulement de sa sexualité initiale clitoridienne à l'âge de la puberté, la femme est davantage sujette à la névrose plutôt qu'à la perversion. À ce penchant au refoulement sexuel chez les individus de sexe féminin, s'ajoute une tendance sexuelle passive qui recoupe le masochisme. Freud prête en effet à la femme une attitude passive en face de la vie sexuelle et de son objet. Ce n'est qu'à la suite d'une violence ou d'une séduction qu'elle se prête. Cependant, Freud n'oppose pas le sadisme et le masochisme car selon lui, « un sadique est toujours en même temps un masochiste »<sup>41</sup> mais il reconnaît chez la femme une prédisposition au masochisme et, par conséquent, une déviation plus accrue par rapport à la vie sexuelle « normale » :

« Le masochisme, en tant que perversion, semble s'éloigner davantage du but sexuel normal que

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>38</sup> « La Libido est, de façon constante et régulière, d'essence mâle, qu'elle apparaisse chez l'homme ou chez la femme, et abstraction faite de son objet, homme ou femme ». Plus loin, Freud évoque également « la femme qui se refuse et renie son caractère sexuel » face à l'homme dont la « surestimation sexuelle atteint » à la puberté « son plein épanouissement », *op. cit.*, p. 148-149.

<sup>39</sup> Mélanie Klein, *La Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 1993. (1<sup>re</sup> éd. 1932).

<sup>40</sup> Karen Horney, *La Psychologie de la femme*, Paris, Payot, 2002. (1<sup>re</sup> éd. 1967).

<sup>41</sup> Freud, *op. cit.*, p. 71.

sa contrepartie »<sup>42</sup>.

En réalité, bien que Freud ait découvert une nouvelle strate du réel et l'ait explorée méthodiquement, il a reconduit un certain nombre de préjugés de son époque : « Ce que révèle l'inconscient semble étonnamment proche de ce que produit le social »<sup>43</sup>. En opposant un état de choses normal à une série de « déviations » et de « perversions sexuelles », il fait basculer sur un plan scientifique un moralisme qui consiste en une norme hétérosexuelle, génitale et masculine à laquelle le travail d'épuration psychanalytique est censé renvoyer. En effet, il a subordonné le travail psychanalytique à une normalisation de la sexualité, ce qui suppose la fixation de la libido sur un être unique de l'autre sexe à des fins d'union et de procréation. L'érotisme poursuit précisément l'objectif contraire à partir d'une même prise de conscience :

« Pendant l'Antiquité, on glorifiait la tendance, et cette tendance anoblissait l'objet, de si petite valeur qu'il soit ; tandis que, dans les temps modernes, nous méprisons l'activité sexuelle en elle-même et ne l'excusons en quelque sorte que par suite des qualités que nous retrouvons dans son objet »<sup>44</sup>.

Ainsi, à partir du moment où l'amour est discrédité au profit de l'instinct sexuel débarrassé de ses oripeaux sentimentaux, la femme, comme inspiratrice ou comme incarnation du sentiment amoureux, est concernée également par cette démythification. Cette mise au ban de l'amour et de la femme qui lui est étroitement associée fournit des conditions de réception positive à une parole masculine érographique, déculpabilisée et dégagée des complications affectives et sentimentales. Comme la reconnaissance d'une spécificité de la sexualité féminine détachée de sa finalité naturelle est quasiment inexistante et que seule la figure de la prostituée offre un équivalent à la liberté sexuelle masculine, l'espace d'intervention de la femme dans le champ de l'érographie littéraire est extrêmement limité et menacé. L'époque ne favorise donc pas l'émergence d'une *ars erotica* féminine à moins que celle-ci ne s'infilte au sein du discours amoureux et prenne de multiples précautions oratoires afin d'évoquer le trouble sexuel. Cependant, dans le même temps que la *scientia sexualis* s'empare des perversions et que la différence des sexes devient un sujet philosophique, un

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>43</sup> Françoise Collin, « Différence et Différend. La question des femmes en philosophie », *Histoire des femmes en Occident, Le XX<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, p. 371.

<sup>44</sup> Freud, *op. cit.*, p. 195.

climat d'effervescence érotique s'instaure en France, entraînant une redécouverte positive de la littérature érographique masculine ainsi qu'une certaine érotisation féminine des mœurs, prélude à des avancées décisives.